

Poésie afghane.
Bibliothèque Francopolis
(hors-série, sept.-oct. 2021)



Nous avons choisi pour illustrer ce cahier afghan un témoignage de la vitalité de l'art plastique : « Shamsia Hassani, la première street-artiste afghane » (Marine Lion, Photo : ©Delphine Renou/Wostok Press/MaxPPP, sur le site de l'[Humanité](#) : Jeudi 19 Août 2021).

En hommage. Aux femmes afghanes

Seule la patrie des mots peut faire revivre l'espoir dans la nuit.

Sauver sa peau, tandis que les voitures sillonnent le pays avec des haut-parleurs dans chaque village, les habitants rassemblés sur la place, des heures entières, en pleine panique jusqu'au massacre, il faut déguerpir. « Les forces alliées » se sont libérées de leurs complexes de reconduites forcées en désengagement après avoir semé le chaos...

Dans le brouillard épais et chaud de Kaboul, voilà des réfugiés sortis des statistiques, et ceux qui prétendent soutenir le pays, leur refusent le moyen d'appartenir aux droits de l'homme, ils effacent des visages toutes les marques d'humanité.

Comme il est difficile de vivre et d'être afghane ; l'Afghanistan apparaît dans le paysage du monde comme un carré de limites, et elles ne peuvent plus voyager, leur identité est le nœud des contradictions d'espaces en conflit. Alors on les déchoit de leur identité.

Pourtant elles ne veulent que vivre, elles ne veulent qu'espérer, elles ne veulent qu'aimer et s'arracher à l'enfer, elles ne peuvent même plus nommer leur exil, sur l'horizon les collines dispersées de Kaboul, il est effacé par l'horreur du présent.

Quelle lutte pourrait-il susciter ? Comme vous étiez fières, et belles dans l'espoir de rencontrer cette source jamais connue, cette soif d'être libres que la guerre assiège depuis près de quarante ans.

Il n'y a pas de place pour les amoureux sur ta terre.

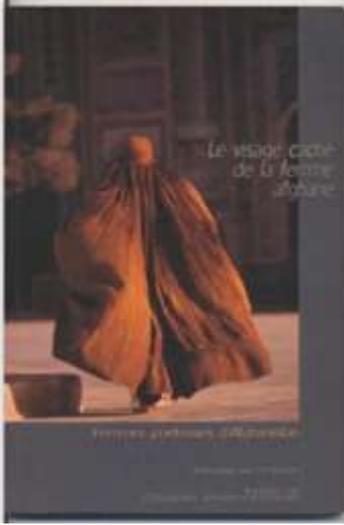
L'appartenance véritable et historique est la liberté, non d'être soumis aux conditions de déni et de cruauté tracées par d'autres, tout l'être même refuse que la vie s'arrête ici, comme ceux qui sont morts sans avoir vu leur pays avec les ailes libres des cerf volants, par amour total.

Que reste-t-il de mémoire de celles qui ont aimé et risqué leur vie et qui refusent l'affairement entre absurdes, qui refusent de célébrer les désirs oubliés, les suggestions qui resserrent la vie entre des murs quand elles ne veulent que la liberté de vivre et l'amour absolu de la vie.

©Nicole Barrière

Femmes poétesses d'Afghanistan

Présentation



Nous donnons ici un florilège de poèmes extraits de la première partie du volume *Le visage caché de la femme afghane. Femmes poétesses d'Afghanistan*. Anthologie de poètes femmes afghanes, trad. C. Charpentier et A. Hashemi pour le persan, N. Manalaï pour le pashto, Paris, Khavaran, 2000, 111 p.

Ci-dessous, extrait du compte-rendu du volume par Daniel Septfonds, dans *Abstracta Iranica*, Volume 23 | 2002

(<https://doi.org/10.4000/abstractairanica.22073>):

« La première partie de l'ouvrage (pp. 11-89) est consacrée aux femmes poètes contemporaines d'expression persane. Elle comprend 28 textes de 17 auteurs. Les textes sont extraits d'une anthologie plus vaste (60 auteurs) parue en persan (*Še'r-e zanān-e afgān*, chez le même éditeur). Les poèmes sont donnés dans la version originale, suivie d'une traduction en français. Dans une note introductive, les traductrices exposent les contraintes liées à la traduction de la poésie persane. La traduction est de grande qualité, même si le puriste peut trouver ici et là des « infidélités » qui s'expliquent par des écarts de sens – des nuances tout au moins – entre le dari et le persan d'Iran. (...) La seconde partie (pp. 91-111) est consacrée à un genre populaire pashto, le landey. N. Manalai

a sélectionné et traduit 58 landeys qu'il pense être dits par des femmes. »

Sur le *landey* ce véritable genre littéraire inventé par et pour les femmes, et propagé en semi-clandestinité, voir entre autres un [reportage de 2012](#) dédié au « cercle des poètes afghanes » Mirman Baheer de Kaboul.

Hamideh Mirzadeh Hosseini

Le tourment

De la braise de mon poème, ma langue a brûlé.

La flûte dans le halo de mon soupir agité a brûlé.

Je suis l'exil sans fin, mon crédit n'est plus rien,

Ma fierté a flambé, mon abri a brûlé.

Je suis endeuillée de cent printemps, ma jupe est vide de fleurs.

Je suis l'automne de cendre, mon identité a brûlé.

Une anxiété de flamme se voit dans mes yeux,

J'ai envie de voler, mon ciel a brûlé.

L'exil, ruine des demeures, quand oublierai-je ?

Dans la fièvre de ce tourment, mon âme a brûlé.

Khadeleh Lahib Niazi

Encore

*Le village n'était pas encore sorti de la stupeur de
l'averse*

de plomb et de poudre

*que les enfants étaient vendus aux émirs arabes sur les
plages de Karachi.*

*Le village n'avait pas eu encore le temps de crier de cette
gorge de feu*

*que la vertu des fillettes était vouée au mausolée de la
dureté.*

*Le village n'avait pas encore ouvert les yeux sur ce
champ de ruines*

que son histoire était tamponnée du mot archive.

Et personne,

personne ne savait

que la jeune fille à demi-morte,

dans les décombres le plus éloignées du village,

suivait dans son ventre,

de ses doigts pauvres et révoltés,

*les mouvements du fœtus de colère et de haine des
lendemains du village.*

Fuezieh Rahgazar

Lui, il tue

*Lui, il est le guerrier inutile des tueries,
il est atteint par le feu,
par le sang,
par la mort.*

Il ne connaît pas la caresse.

lui sait seulement la mort et mourir.

Lui, il est le guerrier des fourvoiements.

*Il s'assied sur la dalle en pierre de la nuit
et ne pense qu'à tuer.*

*Lui, des souvenirs ensanglantés
se réjouit.*

Il est atteint

par le hachisch, le chanvre et l'opium.

Lui n'est pas inquiet

*mais il est vide,
vide de lui-même,
vide de lumière.*

*Lui, de l'odeur du sang
se réjouit.*

Peut-être est-il une mauvaise prière.

*Lui n'a pas de larmes,
il ne connaît pas le chagrin de la mort.*

Lui, de la vengeance se réjouit.

*Il s'assied sur la dalle en pierre de la nuit
et du noir il s'excite.*

*Lui n'a pas de médaille de mérite,
il n'a pas non plus de cœur en deuil.
Lui n'a pas de foi
mais il louange le Seigneur.
Tel un hibou aveugle,
il erre autour des dalles en pierre de la nuit.*

Une autre traduction de ce poème (sans référence à l'Anthologie susmentionnée), dans *Guerre à la guerre*, éd. Bruno Doucey, Collection Poés'idéal, 2014 (traduction par Leili Anvar, reproduite par Pierre Kobel sur le site [Pierre & le sel](#) le 7 janvier 2015).

Mahrokh Niaz

Malédiction

*Ma patrie a brûlé de ta cupidité, de ton avidité.
Maudites soient ta longue barbe et ta courte pensée.
Une guerre de deux ans, déjà deux décennies que tu la mènes.
Espion de l'étranger, je connais la nature de ton secret.
Tu n'es pas le lion des bosquets, ni le guerrier des croisades, ni le martyr.
Répugnant rat égoutier, tes manières n'ont pas lieu d'être.
Oh sans vergogne, contre de l'argent tu as vendu le pays.
Maudits soient ton chant et ton instrument.
L'Islam est devenu ton prétexte, oh ! toi valet de l'ennemi,
Lécheur, ta prière est sans ablution.*

Leila Serahat Rochani

Seule

*Il n'y personne ici,
il n'y personne ici
l'oiseau est sans nid
et le parc, sans jardinier,
l'air, sans oxygène,*

et

l'espace sans miroir.

Les fossés sont vides

de la vue des étoiles,

et soleil est un mirage

qui ne bénéficie pas

aux égarés qui ont soif,

et la lune aussi est un étang vide

sans eau,

sans poisson.

Comment crier ?

Oh, mutisme,

et qui demanderai-je

à l'unisson,

à la justice ?

Il n'y a personne ici,

il n'y a personne ici.

La bonté est morte

la lune est morte,

*l'eau est morte,
le puits est mort,
l'arbre a remis ses quatre saisons à l'oubli.
Le nuage,
sa pluie,
et le bleu sans fin,
son ciel,
les yeux des étoiles sont flous,
la voie lactée est malade.
Ici, oiseau chantant est pendu
et dans l'œil de l'étoile brillante, une épine.
Ici, le rêve des arbres, l'impatience,
le songe limpide des sources,
la sécheresse.
lis rationnent l'air
dont le prisonnier reste sans part.
Ici, il n'y a personne,
ni soleil,
ni lune.
On dirait que de mille années lumière
tu es loin de la vie,
Kaboul.*

Homa Azar

Le cri

*Moi, de l'espace vide du miroir et du printemps,
De l'intérieur de cette cabane obscure
Sans lumière ni chanson,
De la ville sans arbre.
Sans joie ni allégresse
Je crie.*

*Moi, du pays des ignares aux trônes,
Des cœurs amoureux cibles de balles,
Des ruelles morgues,
Du gel de la mer,
Des marécages.
Je crie.*

*De là où des clous
Sont plantés
A la raie des hommes,
De là où le sang et la cervelle des jeunes et des enfants
Sont balayés.
Du pavage des rues et des avenues,
Des poignards de la haine de l'étranger aimant,
Du gel de la stature des hommes grands,
Du rugissement effroyable des bombes,
Des souterrains obscurs et sans fente,
Sans lumière, sans air,*

Je crie.

*De là où depuis des années
Le cercueil du cadavre du front de libération
Tourne sur les épaules éternelles de la folie,
Moi de la gorge blessée de la mère,
De la gorge de la femme,
Sous la pression des griffes du diable,
Je crie.*

*Les cris endormis par cette désolation intérieure.
Un chant étouffé,
Une fois,
De cet espace
Et de cette prison de tortures dont je ne sais de quelle
sorte fuir,
Les démoniaques s'ils entendent ma plainte
Éteindront alors misérablement ma voix.*

Karimeh Vida

Les versets abrogés

*Quelle main écrivit
la malédiction de ton destin ?
Oh ! humble terre
où le mot sort est frappé de figures noircies.*

*Quelle récompense des bienfaiteurs
que ton corps en mille morceaux
guetté par des vautours....*

*Et les détritrus
attendent ton cadavre pour le voir.*

*La lune,
au début de sa révolution,
est devenue cendre
et le soleil,
le feu éparpillé d'une explosion,
est relâché dans la main de l'errance.*

*Et alors, l'obscurité
domina la terre
et le diable,*

sur la ville,

déploya l'ombre.

*Les jardins fanèrent dans leur verdure,
les rivières dans leur ivresse,
les champs de blé dans le jaillissement de leurs graines
et les eaux
dans leur limpidité bleue
tarirent.*

*Les lèvres de la fenêtre
restèrent sans voix*

*et la bouche du vent
apporta l'odeur de la mort et du camphre.*

*Les demoiselles,
dans la noirceur des sous-sols,
enterrèrent leur beauté*

*Et les femmes,
dans l'envie de leur couple,
désespérées et seules,
vieillirent.*

*Et les places
se remplirent
et se vidèrent
des hommes.*

*L'attente,
dans le lit de demain et des lendemains,
connût mille supplices
et la canne du miracle
les serpents du doute l'ont dévorée.*

*Et alors les enfants
oublièrent
le goût du lait et du miel
et le pain
devint la parole céleste.*

*Et alors
les diables élus,
les tables tranchantes à la main,
se dépêchèrent de garder les troupeaux.*

*Et le désespoir
remplit la place vide de la foi.
Ils pendirent la vertu aux carrefours
et avec ruse, dans les rues passantes,
ils tranchèrent la main de l'amour.
Sur le miroir de la lune
ils jetèrent le bitume de la nuit
et eux,
ils se précipitèrent vers les ruines de la ville des terreurs
et ils trouvèrent des trésors de cadavres.*

*Et alors,
désespérés et enragés,
ils piétinèrent
les reins enflés de la terre
de sorte que les Gengis, dans leur tombe,
redressèrent la tête, le visage blanchi
et les endeuillés
considérèrent l'histoire comme une fable.*

*Oh, innocente victime,
avant qu'ils ne t'amènent, les yeux bandés, à l'abattoir
avec le khôl de la vue,*

*illumine mes yeux
et sache
que celui qui te tend aimablement la main
est un sauveur
avec un poignard dans la manche
et celui qui éloigne de ton cou le sabre de l'ennemi
avec du coton est déterminé à te faire périr.*

*Et les vainqueurs – les négociants de la terre et des
frères –
les rois hebdomadaires et mensuels,
avec le manteau râpé d'autrefois,
une nouvelle fois
établirent l'injustice au rang de la justice.
Et alors,
une feuille s'est ajoutée
à l'épaisseur pourrie de l'histoire.
Et la ville
s'enfonça
dans l'esprit nauséabond de l'époque.*

Le combat du poète

Sayd Bahodine Majrouh

Né le 12 février 1928 à Kaboul (Afghanistan) et mort assassiné le 11 février 1988 à Peshawar (Pakistan), écrivain, poète, philosophe, folkloriste, politicien, docteur en philosophie de l'Université de Montpellier, Sayd Bahodine Majrouh a été doyen de la Faculté des lettres de Kaboul et gouverneur de la province de Kâpîssâ. Il est le fils de Sayd Shamsoudine Majrouh, qui a été membre du Parlement afghan, ministre de la Justice, ministre des Affaires tribales, sénateur et ambassadeur en Égypte (entre 1950 et 1973).

L'œuvre majeure de Saïd Bahodine Majrouh en tant qu'écrivain est *Ego-Monstre*, un vaste conte spirituel mariant poésie et soufisme, dans lequel il attaque et déplore la tyrannie (dont le Monstre constitue l'incarnation) sous toutes ses formes. Une fable de notre temps, anticipant les malheurs de son pays.

Ci-dessous quelques fragments (éd. *Le Voyageur de Minuit (Ego-Monstre I)*, Phébus, coll. Domaine persan, 1989, 204 p.).

Le Voyageur de Minuit (Ego-Monstre I)

En lieu et place de ses vestiges se dressait une ville dont la renommée avait conquis le monde. On s'y rendait en traversant l'immensité des prairies les plus vastes, des forêts les plus denses, des monts et des vallées brassant leurs fleurs sauvages, leurs lacs et leurs rivières aux ondes transparentes, leurs torrents fracassants descendus des hauteurs où rêve la neige bleue.

Chevaux en liberté par les herbes et le vent, cerfs, chevreuils, biches, troupeaux de grâce dans l'éclat des graminées, animaux

sans frayeur qui venaient jusqu'au bord de la ville jouer avec les enfants et manger dans leurs mains : voilà ce que trouvait le voyageur, avec les trilles des oiseaux sous l'ombre des jardins.

En ce temps-là, on n'inventait pas la cage.

En ce temps-là la ville était sans porte.

En ce temps-là, on ne dressait pas muraille, on ne creusait nul fossé.

La ville était un parc ; la ville était fleurs, bosquets, maisons sobres, discrètes, agréables à l'œil, reposantes à vivre....

L'Ordre bouleversa tout.

On apprit à connaître une activité d'un type nouveau, qui fut nommée travail. Jusqu'alors, on engageait une action par désir ; on la poursuivait par agrément ; on la menait à son terme pour le plaisir. On savourait la joie comme le repos, l'ouvrage exaltant comme l'œuvre accomplie. Le travail, en revanche, s'avéra d'emblée marqué du sceau de l'effort, du pénible, du rebutant ; entamé dans le non-consentement, il se déployait en souffrance et s'achevait par dégoût. Ainsi s'érigea le joug. Ainsi, la geôle dont l'humanité domestique n'a jamais su se libérer.

Sous la férule du Chef Illimité, il fallût bâtir murailles et hautes tours, creuser fossés, faire forteresse de la Cité, édifier en son sein un aberrant palais de marbre.

... Les enfants ne jouaient plus. Ils n'avaient plus permission de rire. Ils ne furent plus voyants. Ni les amants ne se promenaient entre bois et jardins. Il était à toute occasion interdit de... Interdit de s'amuser, de plaisanter, de sourire, de s'embrasser dans les bosquets. Interdit, tout ce qui déplaisait au Grand Conquérant. Et ce qui déplaisait par-dessus tout au Guerrier Invincible, au Conquérant du Monde, au Chef illimité, c'étaient

les rires et les jeux, les cris joyeux et libres des enfants, les chants des oiseaux, les baisers des amants...

(...)

Le Voyageur de Minuit aimait à se retirer, à s'isoler, se taisant des jours entiers.

Il se laissait captiver des heures durant par la grâce d'un feuillage. Il goûtait sa danse dans les bras de la brise. Il ne se lassait pas du chant des oiseaux.

Il était fou, évidemment.

Certains pensèrent à l'enfermer.

D'autres s'y opposèrent. Il était fou, pour sûr, mais nullement dangereux ni susceptible de faire du tort à quiconque. Il divertissait les enfants et les simples. Et puis, il contait bien, le Madjnoûn : ses histoires, ses délires de fou déclenchaient l'hilarité.

Seuls les enfants étaient attentifs au fil secret de ses récits.

Seuls, ils écoutaient avec l'âme.

Seuls, ils trouvaient un sens où les autres riaient.

Plus tard pourtant, devenant adultes à leur tour, ils commençaient à rire niatement, et à clamer qu'évidemment il était fou ; fou comme un fou qui parle ; fou comme un fou qui délire. Il leur disait, il est vrai, des choses déroutantes :

*« Ô amis ! Je reviens de contrée lointaine et de nuit sans fin.
Je reviens de la patience hors temps, du mouvement sans
espace : je suis libre de sens.*

Le monde, la vie ne font pas sens.

Ni ne saurait faire sens la recherche d'un sens.

Étrange liberté que la mienne : je ne découvre rien, je crée.

Je suis un infatigable créateur de sens.

*Et la très faible, l'incertaine, la vacillante lumière au fond
de la Caverne
n'a pas encore fait déferler son feu sur les plaines,
et les rives du grand fleuve au-delà du temps ne sont pas
encore connus,
que je vous dis, moi :
le sens de l'être a nom
Leïla !
Vous en doutez, amis : allez la contempler.
Voyez la belle, la mendiante, celle qui verse fraîcheur.
Voyez Leïla partout avec les yeux du cœur –
et vous saurez comment les couleurs de mes mots sont
empruntées à l'éclat de ses lèvres,
comment le flux de ma bouche descend de sa chevelure,
comment l'azur des mers palpite dans ses yeux, comment la
pure intuition est perle noire de ses pupilles. Voyez la belle,
la mendiante, celle qui verse fraîcheur, voyez Leïla partout
avec les yeux du cœur ! »*

Et ils disaient qu'il était fou, évidemment. Fou comme un fou qui parle. Comme un fou qui délire. Comme un fou d'amour fou.

Et ils se divertissaient à ses dépens, avec questions méchantes et naïves, avec pièges grossiers pour abuser sa foi. Le Voyageur n'en prenait pas ombrage et leur montrait toujours une souriante douceur.

*« – Ô Madjnoûn, lui lançaient-ils, parle-nous de Leïla !
Sais-tu seulement où elle se trouve en cet instant ? Non, ne
parle pas : cours ! Une belle litière de soie pourpre, un
palanquin incrusté de diamants, un chameau blanc qui la
transporte, et Leïla déjà s'en va en robe de hautes noces, et
toi, que fais-tu donc ? »*

« – Ô amis, j'ai rejoint le port. Désormais il ne sera plus trop tard. Où est Leïla ? Leïla est avec moi partout et vous ne la voyez pas. Leïla est en moi, sur le palanquin aux diamants de ma poitrine, en robe de hautes noces dans la soie pourpre de mon cœur, et tout mon être est son royaume, et mon âme est son trône !

(...)

*Ô amis, tout cela est plénitude de Leïla.
Leïla dans sa splendeur est astre
et son rayonnement est sens – unique, ultime, inaltérable.
Les oiseaux ? Ils me chantent ses louanges.
La feuille qui vibre dans le vent ? Sa robe émeraude
Qui danse pour la joie des printemps à venir.
Le bruit infime que j'écoute, seul, retiré du monde ?
Ce n'est que ton cœur qui bat, me direz-vous ?
Mais je vous dis, moi :
C'est la marche triomphale de Leïla !
Le son de l'Être en son royaume ! »*

Et ils disaient qu'il était fou, évidemment. Comme un fou d'amour fou. Et bien plus fou encore qu'on ne le croyait, et sans doute amusant mais vraiment fou à lier.

Latif Pedram

Ci-dessous nous reproduisons quelques poèmes de **Latif Pedram**, grand poète, essayiste, journaliste, et homme politique qui œuvre depuis quarante ans à un meilleur avenir pour son pays.

Pour mieux faire connaissance nous recommandons le site [La cave à poèmes](#), avec une plus ample sélection de poèmes et une présentation de Nicole Barrière, dont nous citons :

« Dans l'ignorance, l'indifférence où les pays occidentaux sont restés face au drame d'Afghanistan, sa résistance et son combat nous ont protégés, nous, ici qui nous croyions à l'abri des dictatures... »

J'ai souvent eu des réflexions sur "l'Afghanistan c'est loin"; lorsque j'écoute Latif parler de son pays, je sais que ce pays est proche, très proche, que les questions soulevées aujourd'hui dans ce pays sur la démocratie, sur la laïcité, sur l'éducation, sur la place des femmes et des minorités, sur la violence, sur la guerre, sur la domination et les enjeux géostratégiques sont aussi les nôtres ici en Europe et que nous ne pouvons pas faire semblant de les ignorer. »

©Nicole Barrière

Kaboul

*De quelque chose qui ressemble au vent,
De quelque chose qui ressemble à la mer,
De quelque chose qui ressemble à la lune,
De quelque chose qui ressemble au pain,
« de la soif d'un poème triste et vif »
Je dois écrire.*

*De l'éclat de mille explosions
- dans la journée,
pendant la nuit -
De la main tendue de milliers de mendiants
dans les rues blessées
de « la ville nouvelle » -
Je dois écrire.*

*Des lamentations impatientes de la pluie
Sur la mort de la verdure,
Sur la mort de la joie,
De boire la totalité de la nuit
Dans des sombres coupes de tristesse,
De mitrailleuses, d'obus, de sang
Je dois écrire.*

*De tant de visages brûlés par le vent,
par le soleil,
De tant d'hommes déshonorés, désespérés
Qui rentrent avec une brassée de faim,
Avec un fardeau de plaies,
De quelque chose qui ressemble aux pleurs,
De quelque chose qui ressemble au sang,
De quelque chose qui ressemble à Kaboul
Je dois écrire.*

Traduit du persan par Parviz Khazraï

Note

*Si une lucarne abandonnée
S'ouvre sur un temps pluvieux
Nulle oreille n'entendra son chant.*

*Si une note amère s'envole
Elle tournera, tournera, tournera
Sans que jamais une gorge ne l'accueille.*

*Si la tristesse drapée de mille plis d'éloignement
Se déchaîne
Elle se lamentera, se lamentera, se lamentera
Et la colère effarouchera la joie.*

*Si un exilé s'éteint
Aucun cimetière ne le prendra dans ses bras.*

Traduit du persan par Parviz Khazraï

Explosion

*Dans le cyclone de sa robe bariolée
Elle tourbillonna ;
Sous le regard blessé de Kaboul
Tomba l'immense fleuve de couleurs.*

*Une paire de beaux yeux angéliques
S'écrasa sur les pavés de la ruelle ;
Une longue chevelure ondulante
Se mêla à la terre, à la pierre, à la poussière.*

*Il n'y a plus de paisible horizon, ici.
Ô amour !
Ô liberté !
Ici, comment pourriez-vous fleurir ?*

*Lorsque le sage cavalier de la tribu
Tourne le dos à l'obscurité
Pour se mettre en face des ténèbres ;
Lorsque, le cœur brisé par le cri,
Il livre un combat sans merci
Contre lui-même ;
Lorsqu'il fuit les hauteurs amères
Et la solitude
Pour se réfugier dans sa coquille,
Ô amour !
Ô liberté !
Ici, comment pourriez-vous fleurir ?*

Traduit du persan par Parviz Khazraï

L'an 2000

*Désormais plus de pourquoi
tu es arrivé en retard
et aucune montagne
n'ouvrira sa poitrine à ta voix*

*Deux milles
deux milles...*

*Les cavaliers passent sur les chevaux de lumière
dans la dernière année du siècle
Toi, tu n'es même pas ton écho*

*Quand avons-nous demandé d'être un absolu de la
création ?*

*Combien de fois devons-nous quitter cette horreur
cette destruction ?*

Nous avons voulu et n'avons pas pu

*Éteignez les lumières
pour que nous nous cachions l'un de l'autre
la fraternité n'a jamais été si détestable
Dans cette saison de parure ostentatoire
arrête-toi, regarde-toi
il nous faut un long voyage
dans le tourbillon de cette endurance fatale*

*La patrie
la patrie
la patrie
Je n'étais pas libre pour pouvoir observer
à reculons
à travers cette bordure que l'on nomme ciel
cette prison putride*

Qui m'affirmera que cette patrie sera la patrie ?

*Par la manière dont ce piège nous est venu des temps
anciens
j'ai appris par cœur un chapitre de l'enfer
Vous, les insoucians, les insatisfaits, vous pourrez dire
adieu
Les délivrés sont indulgents devant la méchanceté
bien que nous ne soyons pas aussi mauvais
pour être repoussés*

Traduit du persan par Farideh Rava

Témoignages (lettres sous anonymat)

Les textes reproduits ci-dessous représentent des extraits de lettres et témoignages concernant les exactions des talibans pendant leur précédent « règne » (1996-2001). Ces documents sont reproduits sous couvert d'anonymat.

Kaboul, juillet 1994

Dans l'un de ses poèmes, Federico Garcia Lorca évoque la *Guardia Civil* espagnole ciselant les seins des gitanes de Grenade pour « orner » leurs corps mutilés... J'avais toujours pensé qu'il fallait n'y voir qu'exagération poétique ; une exagération, il est vrai, qui conduisit son auteur à la mort, par une nuit glaciale de pleine lune, celle qu'il aimait tant...

Or, j'ai traversé hier le quartier d'Afar. Des jeunes filles et des femmes étaient pendues par les seins à des crochets de boucher. Il m'a semblé que la tragédie venait de se produire : les seins étaient blancs et brillants, le sang ruisselait encore des mamelons, semblables à des grenades éclatées. Leurs beaux cheveux noirs emmêlés luisaient étaient rouges de sang. Elles étaient nues, entièrement nues. Un simple pan d'étoffe couvrait leur sexe.

20 mars 1995

Demain commence la fête de *Gol-e sorkh*, la fête des roses, la fête des fleurs rouges. Sur la route de Salang, la périlleuse route du Nord dévastée, des centaines de familles bravent le danger pour se rendre à Mazar-i-Sharif sur le tombeau de l'Imam Ali. (...)

A Kaboul, le saint homme dispose également d'un lieu de pèlerinage où se pratique chaque soir la cérémonie de la « danse du Mort ». Toi qui as sillonné le monde, tu connais certainement toutes les danses, tu connais le katak, le tango, la valse. Mais de la « danse du Mort » ? je doute que tu aies jamais entendu parler ! Cette invention est probablement unique au monde. En quoi elle consiste-t-elle ? Laisse-moi t'en donner une idée.

Tout d'abord, des hommes armés délimitent un terrain de jeu semblable à celui des combats de coq. D'énormes chaudrons emplis d'huile bouillante reposent sur des foyers. L'arène est éclairée par la lueur des flammes. Des prisonniers de guerre, mains liées, sont ensuite amenés ; des vieillards, des femmes, des enfants, peu importe. Tout est prêt, la « Danse du Mort » peut commencer.

Un prisonnier est entraîné près d'un chaudron où quelques hommes le maintiennent fermement. Un tortionnaire lui délie les mains, puis, d'un coup brusque et sec de son épée soigneusement aiguisée, le décapite. Sur le champ, le corps est précipité dans l'huile bouillante. Artères et vaisseaux sont instantanément cautérisés. Le sang ne pouvant jaillir, le corps est alors pris de spasmes convulsifs. Des mouvements terrifiants l'agitent en tous sens. Il « danse » ainsi, un temps, de manière effroyable, avant de s'écrouler. Vient alors le tour d'un autre « danseur »

Telle est la « danse du Mort ». Inventée à Kaboul en 1992, elle a également été pratiquée à plusieurs reprises dans les salles de conférence de l'Université ; peut-être aussi dans d'autres *vilayats*. Mais je ne puis témoigner que de ce qui se passait à Kaboul.

Août 2000

Voici quelques jours à Kheirkhéneh, nous célébrions clandestinement le mariage de la fille de notre voisin. Non sans peur ni inquiétude, Ustad Mohammad Hossein, maître de *dotar*, faisait glisser ses doigts agiles sur les cordes, en contenant le son de l'instrument. Les invités, comme ses fils retrouvaient un parent perdu, murmuraient le chant de mariage traditionnel :

Va doucement / ô ma lune / Va doucement

Au fur et à mesure, la voix du maître s'élevait.

La jeune mariée a fait son entrée, nimbée du doux éclat de la pleine lune. Soudain, des vociférations haineuses de fantômes vêtus de noirs, la milice des talibans, ont jailli de l'autre côté du mur. Les femmes et les enfants se sont repliés dans des pièces é l'écart des hommes. Nous sommes restés figés é nos places. L'archange de la mort a franchi les murs. *N'avons-nous pas dit que la musique était interdite ? N'êtes-vous pas des musulmans ?* Tout le monde s'est tu Notre péché est d'avoir joué, d'avoir écouté de la musique

Nous n'avions pas eu le temps de cacher le dotar, lui aussi réduit au silence. Le musicien était pâle. L'un des talibans lui a intimé : *Prends ton dotar et montre-moi comment tu joues, avec quels doigts tu joues.* L'Ustad a pris son instrument, l'a posé sur ses genoux. Qu'importait désormais, l'heure du malheur avait sonné. Les cordes se mirent é vibrer sous ses doigts de virtuose. Il y mettait sa vie. La musique a imprégné la nuit. Ses yeux plongés dans les yeux de la lune, il a libéré sa voix :

Ami, viens sans palabres à ma cabane

Tu n'es pas étranger, inutile de dire viens, viens

La beauté de ton visage ne sera point altérée

Vers moi, cœur brisé que je suis, viens, viens

Tu n'es pas ici pour honorer ma vie

À mon deuil, pour prier, viens, viens

– Bravo ! C'est ton index qui travaille le plus sur les cordes. Pauvre apostat, tu es le maître des jeux interdits. Tu aurais mieux fait d'apprendre à lire le Coran. Apportez-moi un hachoir !

Un jeune Taleb s'est précipité à la cuisine, il est revenu, sourire aux lèvres, avec un hachoir. Sur-le-champ, les cinq doigts de la main droite de l'Ustad ont été coupés. Et le *dotar* fracassé sur sa tête.

– *Où est la mariée ?* À cette question, les femmes ont supplié. Un claquement sec de kalachnikov a coupé court aux lamentations. *A-t-elle du vernis sur ses ongles ?*

Regardez-moi ça ! De longs ongles rouges ! Mais puisque c'est une jeune mariée, on ne va pas trop la bousculer, on ne lui coupera qu'un seul doigt.

Un seul cri amer a vrillé le silence. Sans un mot, chacun attendait de connaître son sort.

Ma lettre est emplie de tristesse, mais oublie cet enfer. Cette patrie n'est plus pour les vivants. Nous ne pouvons ni rester, ni partir. Nous n'imaginons même plus que la vie pourrait exister ailleurs. Nous sommes condamnés à cette destinée.

Kaboul, octobre 2001

Au début de cet été, les talibans nous ont offert, dans le stade de Kaboul, un grandiose spectacle de politique et de culture islamistes. Une pièce en trois actes dont ils étaient les acteurs.

Acte I : Lapidation

Un adolescent de dix-sept ans, mains ligotées derrière le dos, est conduit au centre de l'arène et contraint é s'agenouiller. Pendant ce temps, les spectateurs découvrent, diffusée par des haut-parleurs, le contenu de la pièce é conviction : une lettre d'amour qu'il est accusé d'avoir écrit à une belle de Kaboul. Sans plus ! Soudain, une pluie de pierres s'abat à jets continus sur le visage et la tête du jeune homme. En une demi-heure,

peut-être un peu moins, quelques centaines de kilos de pierres ensevelissent un cadavre sanglant. Ni soupirs, ni lamentations.

Acte II - Amputation

Le corps d'un gamin de douze ans frêle et mal nourri se balance pendu par la main droite au bout d'une corde accrochée au poteau d'exécution. "Il a piqué de l'argent à un passant dans la rue" annoncent les haut-parleurs. La lame d'un sabre étincelle fugacement au soleil. Le corps du garçon tombe à terre. Sa main reste suspendue à la corde. On plonge le moignon du bras mutilé dans une marmite d'huile brûlante pour cautériser la plaie et arrêter l'hémorragie.

Acte III - Pendaison

C'est un résistant. Un bel homme à la chevelure grisonnante, plus grand que la moyenne. Son corps élancé, ses longs cheveux évoquent le prophète. C'est un ennemi des talibans. La voix résonne é nouveau dans le stade : "Un apostat". L'homme se dirige vers la potence avec grâce, étranger à la peur. "Libérez mes mains, je mettrai la corde autour de mon cou !" Les amoureux sont ainsi.

Tu ne verras jamais la chute des vignes courbées

Les grands palmiers meurent debout.

Le public, une foule rassemblée sur ordre, se mure dans le silence. Les talibans scandent : « Allah-o Akbar ». Les gens s'agitent, sans dire un mot. Ils quittent lentement, pesamment le stade devenu abattoir. La peur tarit les larmes. Nous n'avons parfois aucun répit pour pleurer. Destinée. Destinée. Est-ce là notre destinée ? Où sommes-nous dans cet abîme de réflexions. Où es-tu ?

Parwan, Août 2001

Cela fait des lunes que nous sommes, comme dit le martyr Ainal-Ghozzat, « *étrangers dans notre patrie* ». La brise matinale venue des royaumes célestes du Khorasan et les rayons si généreux du soleil de Kaboul n'effleurent plus notre peau. Musarder dans les rues de cette ville pestilentielle est un jeu dangereux tant, désormais, tuer s'apparente à un passe-temps favori voire un labeur quotidien. Il ne nous reste que l'écriture. Nous y sommes tenus, nous n'avons d'autre choix, c'est notre seul moyen de résistance sociale. Et notre seul point d'appui. Sans elle, notre existence est réduite é néant. Nous écrivons, donc nous sommes.

Censure. Ce mot n'épuise pas la tragédie. Il ne reste tout simplement rien des fondements sacrés de l'acte d'écrire. L'art et la littérature ont été diabolisés. Dans ce pays, malheur au créateur de beauté, à celui qui nourrit une pensée responsable. La mort le guette. Arrêté, un écrivain pourrit en prison, oublié des belligérants, même en cas d'échange de prisonniers.

Nous avons créé une forme de littérature dénommée « *littérature des chambres noires* ». Elle ne se répand que dans l'obscurité, ne contient aucune graine de joie. Une odeur de mort et de camphre imprègne tout. Notre sommeil est tourmenté, assailli de visions hallucinantes. Notre réveil et notre quotidien sont cauchemardesques. Même notre façon de rire a changé. Du reste, nous ne rions plus guère. Pour ce faire, il convient en effet de consulter les Textes . Et l'ordre de la Charia comme la tradition du Prophète sont formels : un rire du fond du cœur, un rire sonore et gai est un rire du Diable.

"Nous avons peur la nuit, nous avons peur le jour". Il faut, passé vingt heures, éteindre toutes les lumières. Il faut éteindre

la lune et les étoiles. Alors montent en moi les paroles de Shamlou, le sage persan :

L'on flaire sur tes lèvres

La trace de mots d'amour

L'on flaire ton cœur

Drôle, drôle de temps, ami

L'amour est flagellé

Aux croisées des chemins

Il faut celer l'amour dans l'alcôve

Et voici les bouchers

Tapis dans les passages

Le billot et le hachoir sanglants

Drôle, drôle de temps, ami

Ils sabrent le sourire sur les lèvres

Et le chant dans la gorge

Il faut celer la joie dans l'alcôve

Le caravansérail de la poésie : 2001 *

* Pour plus d'info, voir sur le site de [l'Harmattan](#).

C'est en référence au langage des oiseaux, d'un des plus grands poètes mystiques persans, Farid Al Din Attar, que s'est inspiré « *Caravansérail, 1001 poèmes pour la paix et la démocratie en Afghanistan* », lancé en 2001, un appel à la création poétique pour porter la sagesse, l'histoire et la mémoire de 1001 douleurs, 1001 histoires, 1001 combats, 1001 rêves.

Faire mouvement ainsi que les oiseaux rassemblés par la huppe, partis en quête de leur roi, avec des élans fous et des reculs épouvantés dans les paysages redoutables et intimes de l'humanité.

Le but ultime du voyage est le « Simorg », l'oiseau mythique de leurs désirs si beau que nul ne peut le regarder, seuls quelques-uns l'atteindront en franchissant sept vallées pleines d'embûches.

La caravane des 1001 poèmes a eu à franchir les sept vallées, à rechercher et convaincre les compagnons de route, elle a trouvé l'engagement des poètes de plus de quarante-cinq pays de l'Arménie au Chili, du Congo au Colorado et du Boutan au Canada, ils se sont rassemblés dans cette aventure de solidarité et d'amour humains, pour faire connaître la situation d'un pays dévasté par la guerre et la dictature.

Partie de France pour aller trouver refuge là-bas en Afghanistan, auprès des forces pures des femmes, des enfants et des hommes qui ont un nom et un visage pareils aux nôtres, afin de donner un espoir réciproque aux humains qui se reconnaissent.

Cette caravane de poèmes place la poésie dans l'engagement, dans la mise en acte des mots pour que du plus proche au plus lointain, la mémoire et la grandeur des poètes soit le lieu de reconnaissance de la souffrance, de la dignité afin de sortir des traumatismes de la violence et des logiques de guerre, pour que la mémoire et la grandeur des poètes soit l'espace de protection pour l'émergence collective d'une conscience et d'une résistance, car la résistance des poètes comme la résistance de tout être protège l'humain des destructions qui le hantent.

Cet engagement, cette prise de conscience et cette résistance ont eu aussi une finalité : celle de reconstituer les bibliothèques détruites par les autodafés des talibans, et la volonté d'éduquer et de transmettre les valeurs d'humanité, de démocratie et de laïcité dans un pays où nombre de repères ont disparus.

Comment fonder un monde s'il fonctionne avec une pensée unique, avec une logique unique de production économique, sociale et culturelle ?

De cette société incomprise qu'est l'Afghanistan, on a oublié qu'elle est un monde de nomades et de paysans, que l'équilibre subtil de cette économie et de ces échanges est fondé sur d'autres logiques que la logique financière. Lorsque les paysans et nomades afghans prennent les armes, ce n'est pas pour la religion mais pour la liberté, « pour la rareté de l'eau du désert et l'espoir de la rosée matinale » L'éthique de vie des populations afghanes n'est pas dans l'apparence et le paraître mais dans l'être, dans la sagesse parfois aride du désert et dans la transmission orale de leur culture.

Pour prendre leur destin en main, les peuples ont besoin de temps : dans la période des guerres, il n'existe pas d'histoire, peu de mise en paroles sauf celles des journalistes, pourtant, on ne pourra pas laisser sous silence, les déplacements de

population, les massacres, les catastrophes écologiques et le silence imposé par les fondamentalistes criminels et par les occupants. Ce sont autant de traumatismes extrêmes qui touchent les populations, autant de dégâts et s'il faut gagner la paix, il faut le faire en restant critique, lucide sur les intentions des coalitions onusiennes.

Les craintes restent entières, car après avoir été champs de bataille, chairs à canon, oubliés dans le silence terroriste imposé par les talibans et la communauté internationale, il ne faut pas qu'à une page sanglante ne succèdent des pages plus noires.

En effet, comment fonder un monde s'il fonctionne avec deux justices, s'il est construit sur le terrorisme légal, sur l'apartheid si les lois s'appliquent différemment aux genres, aux ethnies, aux « races » et non à un universel humain.

L'inquiétude légitime et la solidarité désintéressées des écrivains ou artistes, doivent avant tout passer par l'écoute, l'aide à mettre en mots ce qui semble encore in-pensé par l'humain : le partage des cultures, des langues et des deuils, et par-delà le partage des rêves, des pensées et des libertés.

Cela nous a amené une rencontre des mondes en poésie, à la poésie comme langue de transmission de la résistance et de la solidarité. (...)

En Afghanistan, s'est organisée une résistance littéraire afghane, résistance souterraine qui a coûté la vie à plus des centaines d'écrivains et poètes qui ont été exécutés. Cette résistance s'est inspirée des modèles de résistance littéraire française et palestinienne notamment

« Celui dont le métier consiste à écrire et qui devrait avoir sa plume à la main, se trouve dans une situation tellement intenable qu'il finit par prendre une arme. L'engagement

littéraire et l'engagement devant la littérature reviennent à marcher sur le fil du rasoir. » Latif Pedram (Cf. les lettres afghanes).

Dans ces années de dictature des talibans, il n'était pas possible d'avoir recours à la parole et à l'oral. Et communiquer par l'écrit dans une société où « l'écrit est un accident de l'oral », où il y a un fort taux d'analphabètes, ou l'écrit ne dépasse pas les cercles de l'élite, explique en partie l'échec de leur audience et le peu d'influence qu'ils ont eue. (...)

Mais il y a danger à écrire pourtant, le monde s'épuise du mensonge et d'un manque de mémoire. C'est la cristallisation de ce mensonge et de cette amnésie qui produit les folies, celle des fous de dieu, celle des destructions du patrimoine et de la mémoire humaines, celle de la guerre et l'inconscience raisonnée des États. (...)

La culture est ce qui permet de donner sens à ce qui arrive après la guerre, les peuples ont besoin de réparation, que soit reconnue l'injustice, les drames et les morts : le travail de l'histoire et de la mémoire est ici primordial car il permet aussi de faire œuvre commune et d'ancrer les valeurs dans la pensée collective.

Seul ce travail de mémoire permet aux générations sacrifiées d'aller vers une culture de paix pour des gens qui ont été traumatisés par la guerre. (...)

Résister, être libre, créer un monde différent, œuvrer à une « culture de paix », c'est s'engager. L'enjeu n'est pas seulement l'humain, c'est la vie.

©Nicole Barrière

Et aujourd'hui ?...

"Mieux vaut une femme morte qu'une femme qui parle d'amour"

<https://www.journaldesfemmes.fr/societe/agir/2738839-femmes-afghanes-kaboul-defigurees-cachees-bannies/>

Najiba Sharif, ancienne vice-ministre de la Condition des femmes en Afghanistan, dénonce la "mascarade" du discours rassurant des talibans envers les femme. Dans une interview donnée à l'*Obs*, elle livre les témoignages qu'elle a reçu de femmes restées en Afghanistan, alors qu'en 2017 35% des afghanes avaient moins de 17 ans et que 58% étaient mariées de force.

Najiba Sharif évoque le cas d'une amie à elle, qui est médecin. Parce que son mari, désormais à la retraite, a travaillé avec l'Unicef et les Etats-Unis, cette dernière ne peut plus exercer. Elle attend désespérément que les talibans lui octroient une "carte de pardon" afin de pouvoir reprendre le chemin de l'hôpital: "*Aux yeux des talibans, les femmes restent des sous-hommes. Par ailleurs, ceux qui ont travaillé avec les Occidentaux sont perçus comme des traîtres à l'islam.*" raconte-t-elle.

Elle évoque également sa belle soeur. Écrivaine, poétesse, ses écrits chantent une liberté et une aspiration à l'amour que ne supportent pas les talibans. Elle est obligée de se cacher et de changer de cave tous les 2 jours. "*Pour eux, mieux vaut une femme morte qu'une femme qui parle d'amour.*"

Mirman Baheer : le cercle des poétesses afghanes en danger

<https://www.nouvelobs.com/bibliobs/20210817.OBS47614/mirman-baheer-le-cercle-des-poetesses-afghanes-que-les-talibans-voudraient-faire-taire.html>

Au sein du groupe clandestin Mirman Baheer, des Afghanes déclamaient leurs poèmes de colère et d’amour. Avec le retour des talibans, ces femmes sont en danger.

Par Elisabeth Philippe Publié le 17 août 2021 à 18h01 Mis à jour le 19 août 2021 à 08h47

Elle se croyait sauvée. Réfugiée à l’Ambassade de France avec une partie de sa famille, M. avait réussi à obtenir un visa et devait quitter Kaboul, hier, lundi 16 août, pour échapper aux talibans qui ont repris le pouvoir en Afghanistan. L’avion n’a pas décollé. L’un de ses fils n’a pas pu rentrer dans le bâtiment. Il est resté à la porte avec ses trois enfants, dont un bébé de deux mois. M. a passé une nouvelle nuit à l’Ambassade, dans une incertitude terrifiante. L’eau commence à manquer, l’angoisse monte à mesure que circulent les rumeurs selon lesquelles seul le personnel de l’ambassade sera évacué.

Depuis plusieurs mois, M. savait que sa vie et celle des siens étaient en danger. Il y avait d’abord eu ces hommes, venus la menacer, chez elle. Et puis, mi-mai, des proches installés dans une autre province ont été assassinés. Ils refusaient de donner l’adresse de M. et de sa famille à Kaboul. Parallèlement, les talibans poursuivaient leur progression, reconquérant le pouvoir village après village, province après province. Jusqu’à s’emparer de la capitale afghane, dimanche 15 août. Kaboul est tombée et avec elle les derniers espoirs de M.

Avec le retour des Talibans, les livres disparaissent

[Antoine Oury](#) PUBLIÉ LE :17/08/2021 à 12:13

[HTTPS://ACTUALITTE.COM/ARTICLE/101927/INTERNATIONAL/AFGHANISTAN-AVEC-LE-RETOUR-DES-TALIBANS-LES-LIVRES-DISPARAISSENT](https://actualitte.com/article/101927/INTERNATIONAL/AFGHANISTAN-AVEC-LE-RETOUR-DES-TALIBANS-LES-LIVRES-DISPARAISSENT)

Depuis plusieurs semaines, le monde entier constate avec effroi la mainmise retrouvée des talibans sur l'Afghanistan – symbolisée par l'entrée dans la capitale, Kaboul, dès le 15 août dernier, la fuite du président et les scènes observées sur le tarmac de l'aéroport. La population se prépare à basculer dans l'obscurantisme, et prend les devants pour éviter les représailles, en dissimulant notamment les livres.

Depuis plusieurs jours, Abdul, enseignant retraité de Kandahar, ville du sud de l'Afghanistan, vide sa bibliothèque. Pas de rangement en vue, mais plutôt une mise au secret de la majorité des titres qu'elle contient. Parmi les ouvrages qu'Abdul cache, des recueils d'un poète local, Abdul Bari Jahani, désormais exilé aux États-Unis.

S'il abrite ses livres des regards, c'est parce qu'il craint une visite prochaine des talibans, qui ont pris le contrôle de la ville il y a quelques jours seulement. « *Je ne veux prendre aucun risque si les Talibans s'emparent de Kandahar et font une descente à mon domicile* », expliquait-il alors que l'entrée des insurgés semblait imminente. « *S'ils n'apprécient pas les livres ou ce que j'ai chez moi, ils pourraient m'assassiner sur le champ* », constate-t-il.

Les précautions d'Abdul sont communes à des millions d'autres Afghans, alors que les talibans ont repris le contrôle d'une très large partie du pays, à la faveur du retrait des troupes américaines.

L'islamisme fondamentaliste qu'ils imposent implique la disparition des livres, mais aussi des télévisions, ou encore de la musique : de nombreux Afghans ont entrepris de dissimuler ou supprimer ces éléments de leur quotidien. Vingt ans après le départ des Talibans, des habitudes que beaucoup croyaient révolues sont de retour...

Éducation et droits des femmes en ligne de mire

L'écrivain américain d'origine afghane Khaled Hosseini, installé aux États-Unis et auteur de succès littéraires, notamment *Les Cerfs-volants de Kaboul* (traduit par Valérie Bourgeois aux éditions Belfond), a évoqué les « *horreurs quotidiennes* » observées ou vécues sous le régime taliban.

« [L]es lapidations publiques, les mains tranchées, les exécutions dans les stades, la destruction systématique et barbare des oeuvres historiques », rappelle-t-il, notant que les talibans visent en particulier les femmes et leurs droits. « *Ils font disparaître leur liberté de mouvement, leur droit au travail, leur droit à l'éducation, au port de bijoux, de laisser pousser leur ongles ou de les vernir, de rire en public ou même de montrer leurs visages* », indique encore Hosseini.

À Kandahar comme à Kaboul ou dans d'autres villes du pays, les ventes de burqas sont en hausse, relèvent des observateurs, et les hommes, de leur côté, laissent pousser leurs barbes... Les opposants, ou simple partisans de l'éducation, comme [le poète et historien Abdullah Atefi](#), risquent la mort.

Le devenir des élèves afghans — dans un pays où près de la moitié de la population est âgée de moins de 15 ans — se trouve également très incertain. Entre janvier et juin 2021, 468 enfants ont trouvé la mort : de quoi inciter les autres parents à interrompre la scolarité pour garantir une plus grande sécurité à domicile. Car les talibans limitent et contrôlent fermement

les accès à l'éducation, en particulier pour les femmes, qui n'ont pas le droit de poursuivre leurs études au-delà de l'école primaire.

Musique interdite en public, instruments détruits

<https://www.nouvelobs.com/afghanistan/20210831.OBS4807/6/musique-interdite-en-public-instruments-detruits-les-artistes-afghans-reduits-au-silence.html>

Par V. T.-S. Publié le 31 août 2021 à 19h21 Mis à jour le 01 septembre 2021 à 16h07

Il est désormais interdit de chanter et de jouer de la musique en Afghanistan si elle n'est pas religieuse. Alors que le communiqué des talibans consterne la scène culturelle afghane, les insurgés traquent sans relâche toute activité liée à la musique.

Les stations de radio et les chaînes de télévision ont cessé d'en diffuser, les écoles de musique ont été fermées, et les boutiques qui vendent des instruments ont été détruites. La musique est dorénavant prohibée en public, a confirmé Zabihullah Mujahid, pressenti pour être le futur ministre de la Culture et de l'Information.

Depuis leur prise de pouvoir à Kaboul, les actes des talibans trahissent leurs déclarations publiques. Derrière la tolérance de façade, des minorités et des journalistes ont notamment été visés.

De 1996 à 2001, les talibans avaient interdit la musique, la danse, le théâtre ou encore le cinéma. Si les talibans se déclarent disposés à certains changements, ils demeurent inflexibles sur la culture. Dans son premier entretien accordé à un média occidental le 25 août, le porte-parole Zabihullah Mujahid s'en est tenu à une interprétation extrêmement

rigoriste de la charia dans les colonnes du « New York Times » :

« La musique est interdite par l'Islam, [...] mais nous espérons convaincre les Afghans de ne pas faire ces choses, plutôt que de les forcer. »

Le chanteur folklorique Fawad Andarabi est tragiquement devenu un symbole de la répression après que les talibans l'ont abattu d'une balle dans la tête le 27 août, quelques jours après avoir pris le thé avec lui.

L'écouter sur youtube :

<https://www.youtube.com/watch?v=zhHJM30EGgQ>



Quelques jours auparavant, c'est l'humoriste Khasha Zwan, de son vrai nom Nazar Mohammad, que les talibans avaient admis avoir tué.

Le milieu culturel n'est pas en reste, une journaliste a récemment fait remarquer que le chef des talibans Haibatullah Akhundzadeh se trouvait à Kandahar, une des premières provinces où la musique a été bannie.

« Ils plaisaient presque de ne pas avoir été tués »

Les artistes plus chanceux se sont exilés, tel Omaid H. Sharifi. Le fondateur d'ArtLords s'est réfugié à Abu Dhabi. Son groupement de 53 artistes (graphistes, peintres, musiciens, comédiens, réalisateurs) a réalisé plus de 2 000 fresques depuis 2014.

Interview d'Omaid Sharifi par MOKA

Il confie à « Libération » que les talibans ont tué sa belle-sœur de 23 ans et que « *trois artistes du groupe sont morts dans des attentats.* » L'« artiste » s'attelle désormais à faire évacuer des artistes d'Afghanistan vers les Émirats, la France ou l'Ouganda.

Omaid H. Sharifi est atterré par les artistes qui en sont réduits à détruire leurs propres œuvres, terrifiés par le groupe rigoriste.

En contact avec des créateurs restés en Afghanistan, la plasticienne Kubra Khademi réfugiée en France confie que les ateliers sont brûlés et les sculptures détruites au marteau.

La voix inextinguible de la poésie

Et pourtant, la voix des poètes ne saura être réduite au silence, elle ne peut être tuée. Nous l'entendons et l'accueillons toujours et partout, elle est notre foi.

Comme preuve – une des innombrables manifestations d'expression et soutien :

Dimanche 21 septembre 2021 à 17h, à la Maison de la poésie de Paris : « **JE HURLE MAIS TU NE RÉPONDS PAS : LECTURE DE POÉSIE FÉMININE AFGHANE** » avec **Husnia Anwari accompagnée de Kengo Saito (rubâb)**.

Le présent cahier hors-série de la Bibliothèque de Francopolis s'inscrit dans cet esprit de soutien, expression, et écho des voix de la créativité et de la vie, opprimées par le poids d'une barbarie dont il ne faut jamais concéder une quelconque légitimité au pouvoir.